

Dossier de presse trigon-film

# EL ABRAZO DE LA SERPIENTE

Un film de Ciro Guerra  
Colombie, 2015



## DISTRIBUTION

trigon-film  
Limmatauweg 9  
5408 Ennetbaden  
Tél: 056 430 12 30  
Fax: 056 430 12 31  
info@trigon-film.org  
www.trigon-film.org

## CONTACT MEDIAS

Martial Knaebel  
079 438 65 13  
romandie@trigon-film.org

## MATERIEL PHOTOGRAPHIQUE

www.trigon-film.org

## **FICHE TECHNIQUE**

Réalisation	Ciro Guerra
Scénario	Ciro Guerra, Jacques Toulemonde
Image	David Gallego
Décors	Angélica Perea
Direction artistique	Ramses Benjumea
Montage	Etienne Boussac, Cristina Gallego
Son	Carlos García, Marco Salaverría
Musique originale	Nascuy Linares
Production	Cristina Gallego - Ciudad Lunar, Bogota
Langues	Cubeo, Huitoto, Wanano, Tikuna, Español, Portugues, D/d/f

## **FICHE ARTISTIQUE**

Ta'fuiyama - Antonio Bolívar	Karamakate vieux
Brionne Davis	Evan
Jan Bijvoet	Théo
Nilbio Torres	Karamakate jeune
Yauenkü Migue - Miguel Dionisio	Manduca

## **FESTIVALS**

Quinzaine des réalisateurs, Cannes 2015: Meilleur film - Art Cinema Award

## **SYNOPSIS**

Au début du XXe siècle, un ethnologue allemand, Theo, s'enfonce dans la forêt amazonienne à la recherche d'une plante mythique, la yakruna. Il sera guidé par Karamakate, un jeune mais puissant chaman amazonien, dernier survivant de son peuple. 40 ans plus tard, c'est un Etats-Unien, Evan, qui retrouve Karamakate pour la même recherche et pour aussi retrouver les traces de Theo.

## **RESUME DU FILM**

Theo explore l'Amazonie depuis des années et il y a entendu parler d'une plante miracle, la yakruna. Maintenant qu'il est malade et affaibli, la nécessité de la trouver se fait pressante. Son guide l'amène chez Karamakate, un jeune chaman seul capable, selon lui, de trouver le lieu mythique où se trouverait la plante, seule capable de guérir Theo. Mais Karamakate ne voit en celui-ci que le complice des massacreurs de son peuple dont il est le seul survivant. S'il accepte de les guider, ce sera à contre-coeur et parce que lui aussi voudrait trouver cette yakruna mythique qui permet aux hommes de rêver. En remontant le fleuve, le modeste équipage sera le témoin des premières marques de dégradation de la forêt, il rencontrera un missionnaire essayant d'évangéliser à la baguette une communauté d'enfants orphelins...

Quarante ans plus tard, Evan, un chercheur ethnobiologiste venu des Etats-Unis, rencontre un Karamakate âgé, lui demandant aussi de l'aider à retrouver cette yakruna et, par la même occasion, les traces de Theo disparu. Mais Karamakate ne se souvient plus bien, avouant lui-même avoir oublié ce qu'il devait chercher car il est devenu un «chullachaqui», la coquille vide d'un homme, privée d'émotions et de souvenirs. Qui donc va alors guider qui? Eux aussi remonteront le fleuve, retrouveront la même mission, maintenant habitée par un groupe mystique menée par un Amérindien se prenant pour le Christ. Ils assisteront à l'attaque d'un village indigène par des «Colombiens». Ils atteindront leur but ultime où Evan révélera son véritable but...

## BIOFILMOGRAPHIE DU REALISATEUR

Ciro Guerra est né à Río de Oro (département de Cesar, Colombie) en 1981. Il a étudié à l'École de cinéma et de télévision à l'Université nationale de Colombie. À 21 ans, après avoir réalisé quatre courts-métrages ayant remporté de nombreux prix et récompenses, il écrit et réalise *La sombra del caminante*. Ce premier film a été sélectionné dans plus de 80 festivals, parmi lesquels Tribeca, Locarno, Le Caire, Pesaro, Hambourg, Calcutta, Séoul, Rio de Janeiro, Guadalajara, et a remporté 15 prix et mentions. Il a été choisi par le Festival du film de Bogotá comme l'un des 10 meilleurs films colombiens des 30 dernières années.

Son deuxième long-métrage, *Los viajes del viento*, faisait partie de la Sélection officielle Un Certain Regard du Festival de Cannes 2009. Récemment, le film a été élu par la revue Arcadia, l'une des oeuvres colombiennes les plus importantes des 100 dernières années. Les deux films ont été choisis pour représenter la Colombie aux Oscars dans la catégorie Meilleur film étranger.

### Filmographie

1998 – Silencio (court-métrage)

1999 – Documental siniestro: Jairo Pinilla, cineasta colombiano (court-métrage)

2000 – Alma (court-métrage)

2001 – Intento (court-métrage d'animation)

2004 – La sombra del caminante

2009 – Los viajes del viento

2015 – El abrazo de la serpiente



## **Ciro Guerra à propos de *El abrazo de la serpiente***

«Quand je regardais une carte de mon pays, je ressentais un profond sentiment de désarroi. La moitié du territoire était une terre inconnue, un océan vert dont je ne savais rien.

L'Amazonie, ce territoire insondable que l'on réduit bêtement à de simples concepts. La cocaïne, la drogue, les Indiens, les rivières, la guerre. Cet immense espace ne comprend vraiment rien d'autre ? Pas de culture, pas d'histoire ? Aucune âme pour transcender cela ?

Les explorateurs m'ont fait comprendre que si. Ces hommes qui ont tout quitté, qui ont tout risqué, pour nous faire découvrir un monde qu'on ne pouvait pas même imaginer. Ils ont établi le premier contact, alors que sévissait l'un des plus terribles holocaustes que l'homme ait jamais connus.

L'homme est-il capable, à travers la science et l'art, de transcender la cruauté ? Certains hommes y sont parvenus. Les explorateurs ont raconté leur histoire.

Pas les Indiens.

Voilà de quoi il s'agit.

Une terre de la taille d'un continent qui reste à raconter. Une terre jamais montrée par notre cinéma.

Cette Amazonie-là a disparu.

Mais le cinéma peut la faire revivre.»

## **ENTRETIEN AVEC LE REALISATEUR CIRO GUERRA**

**Vous reconnaissez avoir peut-être atteint votre limite avec cette production tant les difficultés, les risques, l'exigence et la part d'inconnu auxquels vous vous êtes retrouvé confronté en vous aventurant dans la forêt amazonienne, ont été immenses. Vous rapportez dans une sorte de journal de bord dans la plus grande tradition des explorateurs dont le film s'inspire, avoir même envisagé de «rendre votre tablier».**

Alors qu'on terminait la première semaine de tournage, je me suis senti submergé par une profonde inquiétude. On avait trop de problèmes, le plan de tournage était trop serré. Il était clair que l'on n'arriverait jamais à terminer ce film. On avait eu des rêves démesurés, on avait voulu aller trop loin. On avait pêché par excès d'optimisme et les dieux et la forêt nous puniraient pour cela. En ayant cela à l'esprit, comme un capitaine qui est le premier à constater que son bateau coule, je me suis assis, bien confortablement, et je me suis préparé à affronter l'inévitable. Mais j'ai finalement assisté à un miracle.

### **D'où est née cette histoire ?**

De ma curiosité pour l'Amazonie colombienne, qui représente la moitié de la surface du pays, et qui m'est toujours aussi peu connue et aussi mystérieuse, alors que je suis colombien et que j'ai vécu toute ma vie dans ce pays.

Dans l'ensemble, la Colombie s'est toujours désintéressée de ce savoir et de cette façon de voir le monde. C'est une partie de notre pays que l'on sous-estime mais qui, pour ce que j'ai pu en connaître, me semble fondamentale. Quand on commence à étudier cette région, à faire des recherches, on la découvre inéluctablement à travers le regard des membres d'expédition, des voyageurs, presque tous nord-américains ou européens, qui sont les premiers à être venus jusqu'ici et nous ont donné des informations sur notre propre monde, sur notre propre pays.

J'ai donc eu l'idée de raconter une histoire au travers du prisme de cette rencontre, mais depuis une perspective dans laquelle le personnage principal ne serait pas un Blanc, comme d'habitude, mais un Indien, un autochtone, ce qui change absolument le point de vue et est novateur. En réalité, ce qui se passe finalement, c'est que ce personnage, Karamakate, est peut-être le premier héros indien du cinéma colombien, mais c'est aussi une personne avec qui n'importe qui dans le monde peut s'identifier.

**Vous racontez l'histoire de deux temporalités différentes, s'inspirant des récits de deux membres d'expédition qui ne se sont jamais rencontrés. Comment s'est déroulée la phase d'écriture et comment avez-vous trouvé le fil conducteur pour raconter l'histoire ?**

On retrouve l'idée, dans de nombreux textes sur le monde indien, d'une notion différente du temps. Le temps n'est pas une continuité linéaire, tel que nous l'entendons en Occident, mais une série d'évènements qui ont lieu simultanément dans plusieurs univers parallèles.

C'est ce qu'un écrivain a décrit comme « le temps sans temps » ou « l'espace sans espace ». J'ai fait le lien avec cette idée des aventuriers qui mentionnaient le fait que, bien souvent, lorsque l'un d'eux revenait 50 ans après le passage d'un autre, l'histoire du premier avait déjà pris la forme d'un mythe. Pour beaucoup de communautés, c'était toujours la même personne qui revenait parce que l'idée d'un seul homme, d'une seule vie, d'une unique expérience vécue à travers de nombreuses personnes était profondément ancrée.

Cette idée m'a semblé être un point de départ très intéressant pour le scénario parce que, bien que ce soit un film raconté du point de vue des Indiens et dont le personnage principal est un Indien, il offrait au spectateur des points d'accroche par le biais de ces personnages qui viennent de notre monde et dont on comprend les motivations. Puis, lentement, à travers eux, on cède le pas à la vision du monde indien que nous offre Karamakate.

### **À travers toute cette expérience, comment avez-vous ressenti la relation avec les gens, avec la communauté indienne et leur façon de percevoir le film ?**

Les communautés nous ont beaucoup aidés. Les gens de l'Amazonie sont très chaleureux, très aimables, très ouverts, ils ont un grand cœur. Bien sûr, au début ils se méfiaient un peu, le temps de s'assurer que l'équipe n'avait pas de mauvaises intentions, parce qu'il y a aussi des gens qui sont venus là pour les voler et leur nuire. Nous sommes très contents d'avoir pu travailler avec eux, les habitants ont vraiment été emballés par le projet.

En tout cas, la démarche est de faire revivre une Amazonie qui n'existe plus, qui n'est plus comme avant. Ce film, c'est une façon de laisser une trace pour que cet univers subsiste dans la mémoire collective, parce que les personnages comme Karamakate, qui détiennent le savoir, les guerriers payés, ont disparu. Les Indiens modernes sont différents. Il y a tout un savoir qui est conservé, mais il y a aussi toute une partie du savoir qui s'est perdue : de nombreuses cultures, de nombreux dialectes et langues.

À présent, ce savoir se transmet à travers la tradition orale et, comme il n'est pas écrit, tenter de l'approcher a été une vraie leçon d'humilité, parce que c'est quelque chose que l'on ne peut pas espérer comprendre rapidement, contrairement au savoir que l'on acquiert à l'université ou à l'école. C'est un savoir lié à la vie, à la nature, et c'est vraiment une immense source de connaissances, dont on ne peut espérer saisir qu'une infime partie.

La seule façon d'accéder à ce savoir, c'est d'en faire l'expérience, de le vivre pendant de nombreuses années. Nous espérons vraiment parvenir à générer, à travers ce film, une curiosité qui donne au public l'envie d'en savoir plus, de respecter ce savoir et de comprendre qu'il est important dans le monde d'aujourd'hui.

Il ne s'agit pas de folklore ni de cultures mortes, mais d'un savoir lié à une recherche actuelle de l'homme, à savoir comment trouver un équilibre avec la nature en puisant dans les ressources disponibles sans les saccager, comment trouver une harmonie, non seulement entre l'homme et la nature, mais aussi entre les différentes communautés qui composent l'humanité. Et cela souligne en quoi cette façon de parvenir à l'équilibre et l'harmonie est une

façon de trouver un bonheur que l'on ne peut atteindre avec les systèmes politiques et sociaux actuels.

**Au cours de ce processus de recherche et d'apprentissage de ces cultures, est-ce que certaines choses ont changé dans votre façon de voir le monde ?**

Oui, évidemment. Tout. Je suis aujourd'hui une personne différente de celle que j'étais quand j'ai démarré le projet. Je crois que tous ceux qui ont participé à ce projet ont vécu cela. On s'immerge dans ce flot de connaissances et tous les jours on apprend quelque chose de nouveau. On a senti que tout était source de savoir, depuis les pierres jusqu'aux plantes, aux insectes ou au vent. Cela nous a procuré un grand sentiment de satisfaction. Cela change tout l'univers.

Évidemment, il est très difficile de changer de vie pour les gens comme nous, qui ont grandi au sein de ce système, mais cela nous a quand même permis de voir de près d'autres façons de vivre et de comprendre qu'il y a de multiples façons d'être humain et de vivre. Je crois que celle-ci est tout à fait valable et belle, et qu'il est important d'en avoir conscience et de la respecter.

(Source: Diaphana Distribution)



## LA GENÈSE ET LA PRODUCTION DE *EL ABRAZO DE LA SERPIENTE*

En 1907, Theodor Koch-Grünberg écrit dans son journal:

*«En ce moment précis, il m'est impossible de savoir, cher lecteur, si la jungle sans fin a amorcé en moi le processus qui en a conduit tant d'autres qui se sont aventurés jusqu'ici, à la folie la plus totale et inexorable. Si tel est le cas, il ne me reste qu'à m'excuser et te demander un peu d'indulgence, car la magnificence du spectacle auquel j'ai pu assister pendant ces heures surnaturelles fut telle qu'elle me semble impossible à traduire en des mots qui puissent faire entendre à d'autres la teneur de sa beauté et de sa splendeur ; tout ce que je sais c'est que, comme tous ceux pour qui le voile épais qui les aveuglait s'est levé, quand je suis revenu à moi, j'étais devenu un autre homme.»*

### AMAZONIE

De nombreuses années plus tard, le réalisateur Ciro Guerra et son équipe se transforment en une autre sorte d'explorateurs qui s'enfoncent au coeur de la forêt amazonienne, caméra à la main, afin de donner à voir une fraction de cette Amazonie inconnue. L'étreinte du serpent, dont le tournage a duré sept semaines dans la jungle du Vaupés, s'avère être le premier film de fiction tourné en Amazonie depuis plus de 30 ans. C'est également le premier film de fiction colombien ayant pour personnage principal un Indien, et le premier film raconté du point de vue des sociétés ancestrales, faisant le lien entre deux histoires.

C'est un film sur l'Amazonie, une jungle qui s'étale sur plusieurs départements du pays et franchit les frontières, dont les forêts hébergent une riche variété de faune, de flore et de biodiversité, et ont servi de refuge à des centaines de langues, de coutumes et de nombreux groupes d'Indiens – dont un grand nombre a disparu sous l'assaut des colons –, mais c'est aussi une histoire qui parle d'amitié, de loyauté et de trahison.

Pour raconter cette histoire, le film a pu compter sur la participation des acteurs étrangers Jan Bijvoet (*Borgman*) et Brionne Davis, ainsi que des Colombiens Antonio Bolívar, Nilbio Torres et Miguel Dionisio Ramos, et de dizaines de représentants des différentes tribus qui peuplent cette région du pays si peu connue de la grande majorité des Colombiens et tant prisée des étrangers.

Pour ce tournage, le but de l'équipe a été d'approcher ces communautés et d'établir avec elles une relation basée sur la reconnaissance et le respect, et de parvenir à des négociations fondées sur la transparence, en ayant à l'esprit que l'équipe se trouvait sur leur territoire et que les Indiens se fiaient à leur intuition.

Ciro Guerra a lui-même écrit le scénario de ce film pendant quatre ans, assisté la dernière année par Jacques Toulemonde. Ce dernier l'a aidé à donner à ce récit non occidental une forme adaptée aux Occidentaux. Il faut se rappeler que les rares histoires sur l'Amazonie à

avoir été portées à l'écran (*Fitzcarraldo* ; *Aguirre, la colère de Dieu* et *Cannibal Holocaust*), sont toujours racontées du point de vue des explorateurs, et non des Indiens, que certains de ces films ont dépeints comme des sauvages sans intérêt.

Enfin, autre élément notable, ce tournage a donné lieu à un riche mélange d'origines, de langues et de cultures : en plus de l'acteur belge et de l'acteur nord-américain, l'équipe comprenait des techniciens du Pérou, du Venezuela, du Mexique et de Colombie. Parmi ces derniers, le réalisateur, né à Río de Oro (département de Cesar), des gens de Bogotá, Cali, Santa Marta, du département de Boyacá et des membres de plusieurs communautés, Ocaina, Huitoto, Tikuna, Cubeo, Yurutí, Tucano, Siriano, Carapana et Desano, toutes localisées dans le département du Vaupés.

L'équipe a été à la fois impressionnée et intimidée par les paysages luxuriants de l'Amazonie colombienne. Ces lieux de tournage ont été choisis parce qu'ils appartiennent à une Amazonie que l'on ne connaît pas, en plus d'être des régions dans lesquelles les explorateurs qui ont inspiré l'histoire, Grünberg et Schultes, se sont retrouvés face à une grande richesse humaine et culturelle.

«Pour raconter cette histoire, nous avons dû acheminer par avion près de 8 tonnes de matériel. On avait l'impression de faire un voyage dans le temps, et que l'on était remontés à l'époque que l'on voulait dépeindre. Nous nous déplaçons en canoës, en radeaux et dans des avions d'une autre époque (DC-3). L'équipe avait aussi des canots à moteur, des rafts, des motos, des motos taxis, des morrocos (motos équipées pour le transport), des camions-benne, des tracteurs, des camions, des 4x4. Sans compter qu'il a fallu gravir à pied la colline de Mavecure jusqu'à son sommet, un dénivelé de 200 mètres sur une roche qui se transforme en savon au contact de l'eau», se souvient la productrice Cristina Gallego.

En plus de l'aide précieuse apportée par les communautés indiennes, le personnel de la Defensa Civil et un infirmier, l'équipe a aussi pu compter sur la protection spéciale d'un vieux «payé» (cf Glossaire) qui accompagnait l'équipe partout en faisant continuellement des invocations pour protéger l'équipe des averses et des conditions météo changeantes.

(Source: Diaphana Distribution)

## TROIS ACTEURS NÉS, ENFANTS DE L'AMAZONIE

**Antonio Bolívar Salvador Yangiama – le personnage de Karamakate vieux** – que toute l'équipe avait surnommé affectueusement « papy Antonio ».

Il est apparemment le dernier représentant de son groupe, métissé Ocaína et Huitoto, ce qui fait de lui un témoin vivant. Il habite à Leticia et avait déjà travaillé sur d'autres films, qu'il préfère oublier parce qu'il estime qu'ils n'ont pas respecté sa culture.

Antonio n'a pas seulement joué dans le film, il a aussi fait office de traducteur pour l'équipe, entre les dialectes ticuna, cubea et même en anglais, bien qu'il préfère parler sa langue, le huitoto. Il a aussi servi de coach aux acteurs étrangers. «Je leur expliquais chaque mot ; ils les notaient et les répétaient ensuite pour essayer de les mémoriser».

Pourtant, tout n'a pas été simple pour Antonio. Au début il se sentait seul au milieu de tant de Blancs, et il a demandé au réalisateur s'il pouvait faire venir son fils Pedro Antonio à ses côtés pendant le tournage.

Il incarne également les bonnes âmes que l'on trouve en Amazonie, disposées à faire confiance encore une fois, à transmettre leurs savoirs et à se montrer reconnaissantes quand on fait preuve de respect à leur égard. Une des raisons pour lesquelles il estime que cela a valu la peine de travailler sur L'étreinte du serpent est que «le film montre l'Amazonie, le poumon du monde, le plus grand filtre purifiant de l'air ambiant, la diversité dont regorge la Colombie et les aspects les plus précieux de la culture indienne. C'est là sa plus grande réussite».

**Nilbio Torres – qui incarne Karamakate jeune** – n'est pas de ces acteurs qui passent des heures dans une salle de gym pour essayer de se forger un physique d'athlète. Son corps a été façonné par la rudesse de la vie dans l'Amazonie et les longues journées passées à travailler depuis son enfance.

Sa participation au film marque sa première expérience dans le cinéma. À trente ans, il affirme qu'il s'était jusqu'alors uniquement consacré à la culture du manioc. Il a un peu de mal à parler espagnol, puisqu'il parle habituellement cubeo, mais il cherche une façon d'exprimer ce que cette expérience a signifié pour lui.

«Après avoir été choisi, j'ai passé une semaine à Bogotá pour suivre des cours. C'était la première fois que je quittais ma région et que je prenais l'avion. J'avais très peur parce que dans ma communauté, on raconte qu'à Bogotá il y a beaucoup de voleurs qui tuent les gens !»

Évoquant ses origines, il affirme que le film est fidèle à l'histoire de la culture de ses ancêtres. «À travers ce film, Ciro rend un hommage à la mémoire de nos ancêtres, au temps d'avant : la façon dont les Blancs traitaient les Indiens, le travail dans les plantations de caoutchouc, les obligations. Depuis toujours, je demande aux anciens comment c'était avant, et c'est comme dans le film, c'est pour ça qu'on l'a soutenu quand ils l'ont tourné. Pour les

anciens et pour moi, c'est un souvenir de nos grands-parents».

**Yauenki Miguee (Miguel Dionisio Ramos) – Manduca** – est né et a grandi à Nazareth, une communauté ticuna de l'Amazonie, il y a 26 ans. Aujourd'hui, il termine son huitième semestre d'études d'éducation physique à Bogotá et dit qu'il est sur le point d'accomplir l'objectif le plus important qu'il se soit jamais donné : obtenir un diplôme professionnel.

Il évoque sa participation au film comme une nouvelle expérience, lui ayant donné accès à un univers artistique et à l'expression corporelle, ce qui a renforcé sa façon de penser et lui a donné une autre perspective sur les choses.

«Le travail d'acteur a changé ma perception des choses. Je suis devenu capable de me reconnaître, de reconnaître mon propre corps. Ça m'a permis de comprendre qui j'étais, mes pensées, ma façon de vivre. Et de comprendre la façon dont mon personnage le vivait. De sentir comment était Manduca. Quelles étaient ses valeurs fondamentales. Le respect qu'il avait pour la personne qu'il accompagnait et envers son peuple. À la fin, j'ai senti que je portais mon personnage dans mon propre corps : sa douleur, son ressentiment, sa violence et son éthique».

Il dit qu'il serait bien de montrer ce film non seulement aux habitants de la région dans laquelle il a été tourné, mais à ceux de tout le territoire national, à tous les peuples indiens, à Leticia et dans toute l'Amazonie, aux leaders indiens, et même dans les écoles et les universités du pays.

Miguel donne voix à la pensée de nombreux Manducas. Une voix qui, loin de ce qu'on appelle la « civilisation », réclame une attitude bien plus civilisée envers les communautés indiennes du pays.

(Source: Diaphana Distribution)

## GLOSSAIRE AMAZONIEN

**Ayumpari** : Salutation en cohiuano. Se traduit par «cadeau».

**Caapi** : Liane au grand pouvoir hallucinogène. Se prépare en la mélangeant à d'autres plantes pour renforcer son effet.

**Caboclo** : Nom donné aux Indiens «acculturés» qui travaillaient pour les Blancs. La traduction littérale du mot est «traître».

**Cachivera** : Zone de rapides formés par de grands rochers subaquatiques qui créent des tourbillons.

**Cauchero** : Nom donné aux colons qui se consacrent à l'exploitation du caoutchouc en Amazonie.

**Chiricaspi** : Plante médicinale et hallucinogène utilisée occasionnellement par les chamans et les payés d'Amazonie.

**Chorrera** : Centre de stockage du caoutchouc dans l'Amazonie colombienne. Cédé par le gouvernement colombien aux barons du caoutchouc au début du XXe siècle, il a été le théâtre de crimes parmi les plus atroces commis à l'encontre des Indiens par les exploitants du caoutchouc. Il est ensuite devenu une mission de l'ordre des Capucins, puis une caserne pendant la guerre contre le Pérou, avant d'être laissé à l'abandon pendant des années. C'est aujourd'hui un centre consacré à la mémoire de l'holocauste associé à l'exploitation du caoutchouc.

**Chullachaqui** : Figure mythologique de l'Amazonie. Réplique creuse d'un être humain qui erre dans la jungle, toujours à l'affût d'une proie à berner. Tout être humain a un Chullachaqui, identique en apparence, mais complètement vide à l'intérieur.

**Coca** : Plante sacrée des communautés indiennes d'Amérique Centrale et du Sud. Appréciée depuis la nuit des temps en raison de ses vertus coupe-faim et dynamisante, elle l'est également pour ses propriétés spirituelles.

**Cohiuano** : Peuple indien de l'Amazonie aujourd'hui disparu, il a été exterminé par les exploitants du caoutchouc.

**Kaschirí** : Liqueur fermentée à base de manioc.

**Maloca** : Grande maison communale, traditionnelle des communautés de l'Amazonie.

**Mambe** : Préparation à base de feuilles de coca moulues en fine poudre et de cendres de feuilles de yarumo. Ce dernier renforce et décuple les propriétés énergétiques et alimentaires de la feuille de coca.

**Payé** : Guide spirituel et leader religieux de la communauté, gardien des traditions ancestrales, scientifique et médecin. Traditionnellement, il est aussi expert en plantes.

**Siringuero** : Nom donné aux Indiens et aux métis esclaves des exploitants du caoutchouc, forcés à travailler à vie, dans des conditions inhumaines, dans les siringales (plantations de caoutchouc) à saigner les arbres à caoutchouc.

**Virakocha** : D  it   indienne dotée d'un grand pouvoir. Ce nom a été utilisé dans certaines communautés de l'Amazonie pour désigner les conquistadors européens.

**Virola** : Arbuste dont l'écorce possède des alcaloïdes hallucinogènes. Celle-ci est souvent utilisée, mélangée à du caaipi, pour provoquer des visions du monde spirituel.

**Yakruna** : Lierre hallucinogène épiphyte de l'arbre à caoutchouc. Les arbres à caoutchouc sur lesquels pousse cette plante produisent une sève d'une grande pureté.

**Yarumo** : Arbre de grande taille dont les feuilles ont des propriétés médicinales.

(Source: Diaphana Distribution)